

SEANKELLY

Lavrador, Judicael. "Laurent Grasso: Artiste Paranormal," *Beaux Arts*, October 2014.



PORTRAIT / GALERIE EMMANUEL PERROTIN / JUSQU'AU 31 OCTOBRE



LAURENT GRASSO ARTISTE PARANORMAL

SES RÉFÉRENCES SE SITUENT DU CÔTÉ DE NOSTRADAMUS ET GALILÉE MAIS AUSSI DE PIERO DELLA FRANCESCA. ENTRE PASSÉ ET PRÉSENT, LE DISCRET LAURENT GRASSO CONSTRUIT UNE ŒUVRE PROTÉIFORME EN MANIANT INSTRUMENTS SCIENTIFIQUES, DRONES ET PEINTURES ANCIENNES. À L'OCCASION D'UNE EXPOSITION À PARIS ET NEW YORK, INTITULÉE «SOLEIL DOUBLE», PORTRAIT D'UN CRÉATEUR CÉLESTE.

PAR JUDICAEL LAVRADOR

ENTIO

In Silentio

C'est en gardant une certaine retenue, y compris dans ses œuvres musicales et obscures, que Laurent Grasso travaille, depuis une dizaine d'années, à creuser les failles du réel, à parcourir les arcanes du temps et à recueillir l'écho assourdissant de l'infini cosmique. 2012, néon, transformateur, 8 x 65 cm.





Soleil double

C'est une apocalypse radieuse et feutrée qu'immortalise Laurent Grasso dans son nouveau film. Deux soleils se lèvent lentement dans le ciel de l'EUR, quartier romain bâti durant la période fasciste, en dédoublant les ombres projetées des bâtiments à colonnades. Dans l'exposition, des bas-reliefs en marbre, comme d'anciennes prédictions du phénomène, illustrent certaines scènes du film. 2014, film 16 mm en boucle.

PARCOURS D'UN ARTISTE ANACHRONIQUE

- 1972** Naissance à Mulhouse.
- 1998** Diplôme de la Cooper Union School (New York) puis de Central Saint Martins (Londres).
- 2000** Diplôme des Beaux-Arts de Paris.
- 2005** Pensionnaire à la Villa Médicis de Rome.
- 2008** Prix Marcel Duchamp.
- 2012** «Uraniborg» au Jeu de paume, Paris.
- 2013** Commissaire de l'exposition «Purkinje Effect», à la galerie 1900-2000, Paris.
- 2015** Exposition à la galerie Chez Valentin, Paris.

Même s'il inaugure cet automne deux expositions – l'une à Paris, chez le galeriste star Emmanuel Perrotin, l'autre à New York, la ville où les carrières se font (et se défont aussi vite) –, Laurent Grasso n'est pas un artiste qui parie sur les coups d'éclat. C'est un homme discret, bosseur et tenace, dont l'œuvre est à l'avenant, une œuvre mutique qui frôle le spectaculaire pour mieux l'éviter, une œuvre qui donne le frisson, sûrement mais lentement. À d'autres, les effets de manche et les gloires aussi affriolantes qu'éphémères : ce fils d'immigrés italiens a toujours préféré «durer». Il a commencé à une époque, la fin des années 1990, où «il n'y avait pas cette excitation autour de l'art contemporain, ni d'argent» et où des jeunes gens comme lui pouvaient espérer «au mieux être reconnus pour leur travail, mais certainement pas faire l'objet de quelque spéculation». Chez Valentin fut pour nombre d'entre eux leur première galerie. Signe de son attachement, Laurent Grasso pointe encore Chez Valentin, où il exposera l'an prochain. Plus fourmi que cigale, plus rigoureux qu'écrivelé, son parcours a été ponctué de rendez-vous décisifs. Qui tous relèvent de la prouesse technique et d'une patiente obstination à lever les obstacles administratifs ou économiques. Il peut ainsi obtenir l'autorisation de filmer les funérailles de Jean-Paul II depuis le cortège diplomatique (*The Construction of History*, 2012), survoler le volcan Stromboli avec un drone, poser sur le toit du Palais de Tokyo une

capsule où chacun a le loisir de diner ou de passer la nuit (*Nomiya*, 2009-2011), installer enfin dans les rues de grandes villes des néons gigantesques, affichant des mots à la clarté obscure (*Night for Day for Night*, sur Lexington Avenue à New York, en 2008).

L'ART TRANSHUMAIN

Avant de réviser la grammaire que ce jeune quadragénaire a mise en place, avant même de détailler les latitudes et longitudes de son œuvre voyageuse, il faut d'abord voir comment et d'où l'artiste regarde. Car Laurent Grasso met en abyme le regard des uns et des autres sur le monde, le cosmos, l'inconnu, l'invisible. Son travail est une espèce d'immense observatoire qui met l'œil des uns dans la lunette des autres. Mais aussi dans leurs œillères : puisqu'on ne voit que ce que l'on veut bien croire, il place dans son viseur les croyances, les idéologies, les dogmes ou les mythologies censés expliquer les manifestations de certains phénomènes, naturels ou non. Galilée, voyant précurseur, est l'un de ses protagonistes préférés : Grasso a même imaginé un néon étoilé d'après l'un de ses dessins. Mais Nostradamus, visionnaire terrifiant, en est un autre, dont il a exposé un grimoire. Laurent Grasso a aussi posé sa caméra sur le site du palais Uraniborg, qui abritait, au XVI^e siècle, le plus important observatoire d'Europe. Sur cette île entre les côtes du Danemark et celles de la Suède, les images visitent ce palais, disparu, volatilisé, en gardant en mémoire la ténébreuse

histoire qui y reste attachée. Son initiateur, Tycho Brahe, aurait en effet été tué par Kepler en 1601. Un règlement de comptes entre astronomes qui ajoute de l'ombre à la nuit cosmique. Un roman noir sur le fond noir de l'espace : Laurent Grasso ne s'y est pas trompé, l'affaire était pour lui, sans qu'il prétende la tirer au clair. Car il entretient, sinon alimente, les mystères que l'on cherche à percer. L'observation du monde convainc souvent que quelque chose nous échappe, que les trous noirs restent opaques et l'horizon de la connaissance toujours aussi lointain. D'où cet autre poste d'observation, militaire cette fois, qu'il filma sur les côtes espagnoles : des bunkers camouflés, attestant des résonances politiques de son travail. Idem dans ces images planantes délivrées par un drôle de drone animal – un faucon équipé par l'artiste d'une caméra. Ce qu'on découvre alors c'est moins la terre vue du ciel que l'adoption d'un point de vue «extra-humain», selon l'expression de Laurent Grasso, sublimement non humain, quelque chose qui nous dépasse. «Dans l'art, on sait trop vite et à l'avance où l'on est, regrette-t-il. Dans l'affirmation d'une expression esthétique, dans des jeux de références, dans des lignes de recherches, comme l'est aujourd'hui une pensée du postcolonialisme. Cela fait du bien de ne pas savoir où l'on se situe.» Laurent Grasso ne voulait donc rien tant, dans sa grande exposition au Jeu de paume, il y a un an, que de partager avec le public le trouble qui se lit sur le visage de ses



Studies into the Past (détail) Huile sur bois, 21 x 24,5 cm.



1461 - Description du conseiller juridique de Philippe III (duc de Bourgogne) d'un objet brillant montant en spirale, tournant sur lui-même comme une montre avant de disparaître

Pour cette série des *Studies into the Past*, commencée en 2009, Laurent Grasso a demandé à des restaurateurs de peindre des scènes empruntant leur manière, leur technique et leurs motifs à des œuvres flamandes ou italiennes des XV^e et XVI^e siècles. À chaque fois, un phénomène étrange s'y manifeste, qui semble relever de la science-fiction. Pourtant, l'artiste a bel et bien trouvé trace de cette espèce de soucoupe volante dans un document de 1461.

Huile sur bois, néon, noyer massif, 45 x 110 x 33 cm.



Anechoic Wall

Les instruments et les structures scientifiques occupent une bonne place dans le travail de l'artiste, qui en fait des sculptures à usage potentiel et vertigineux. À l'image de celle-ci qui, avec ses reliefs et ses creux compliqués, reprend les dispositifs piégeant les ondes sonores et magnétiques. Une sculpture de l'invisible. 2014, cuivre, 100 x 160 x 10 cm.

personnages peints, affichant des mines stupéfaites devant une pluie de comètes ou une éruption volcanique. Et de redoubler ce trouble en les plaçant dans une espèce de cul-de-sac temporel. Cette série, intitulée *Studies into the Past*, exécutée par des restaurateurs, s'inspire très fidèlement de la facture et de la dramaturgie de peintures sur bois anciennes. On s'explique alors mal l'apparition anachronique d'une soucoupe volante dans les cieux médiévaux, devant des cavaliers sortis d'un Piero della Francesca. L'œuvre se conjugue donc au futur antérieur. Comme un écho ancien aux inquiétudes du futur. Alors qu'on est aujourd'hui en panne de visions, de certitudes, d'ambitions, l'avenir ne répond plus chez Laurent Grasso que sur un mode révolu. Y compris dans l'un de ses derniers films, qui couple des images du Stromboli, ses flancs grisâtres, ses vapeurs asphyxiantes, avec des images flottantes des rues cendrées, fresques et maisons crevées de Pompéi. Avec un chien errant pour tout guide. Le volcan n'est pas éteint, mais la ville déjà détruite. Et l'on ne sait trop si ces douze minutes sont un compte à rebours ou une récapitulation.

LE NOSTRADAMUS DE LA PEINTURE ?

«Nulle influence de la science-fiction» dans ces scénarios apocalyptiques ou dans ces créatures extraterrestres, proteste Laurent Grasso. Il ne prélève jamais que des éléments réels, à forte

charge fictionnelle ou fantasmagique certes, mais réels quand même (au passage, et pour épaissir le trouble, il assure que «la soucoupe volante est un motif pictural qui existe dans un tableau ancien»). Ses influences paraissent plus tangibles; elles sont presque inscrites dans sa chair: «J'ai grandi en Alsace, une zone sismique, raconte-t-il. Mes parents viennent du sud de l'Italie, d'Ariano Irpino, on y allait souvent en vacances, avant que la ville soit détruite par un tremblement de terre. Par ailleurs, les musées que je visitais enfant, c'était surtout des musées au patrimoine médiéval.»

Laurent Grasso a toujours su que la terre tremblait mais que la peinture était immuable, au contraire du monde. Un pressentiment l'habite, sans que cela l'amène à jouer les Nostradamus, puisque, dans son œuvre, la menace est visible mais suspendue. Accrochée à une invraisemblance toute relative, comme le sont, dans le ciel du quartier romain de l'EUR, voulu par Mussolini dans les années 1930 et pétri de cette domination fasciste sur les éléments, ces deux soleils qui se lèvent. *Soleil double*, titre du film et de l'exposition chez Perrotin, donne forme en effet à Némésis, double hypothétique du soleil à en croire certaines théories. Un astre nain, tapi dans l'orbite du soleil, et qui, dans le film de Laurent l'Obscur, n'apporte pas davantage de lumière, mais multiplie et densifie la part de l'ombre. ■

DOUBLE EXPOSITION AU SOLEIL

Soleil double, vidéo louche où le soleil est suivi comme son ombre par un soleil frère, lève le rideau sur l'exposition éponyme à la galerie Perrotin. Et aussi sur la sœur américaine de celle-ci, chez Sean Kelly, à New York. Le quartier romain de l'EUR, bloc d'architecture fasciste froide et froide, est traversé par la lumière surchauffée, blanche et rose orangé de deux soleils. Actualisation effrayante d'une théorie invérifiable jusqu'à nouvel ordre, celle de l'existence d'un compagnon du soleil, nommé Némésis. Dans l'orbite de cette projection: des peintures anachroniques, huiles sur bois à l'ancienne représentant l'apparition dans le ciel de phénomènes bizarres et l'effroi de leurs témoins. La suite de l'histoire s'enfonce dans les prémices d'un désastre imminent, sans qu'il ne se déclenche vraiment. Ainsi de cet autre film, périlleux, tourné à Stromboli au moyen d'un drone, qui s'aventure plus loin, au-dessus des ruines de Pompéi. Les bas-reliefs accrochés au mur inscrivent dans le marbre des passages du film, contribuant à dérégler plus encore la datation du travail, qui semble remonter, comme les cataclysmes mis en scène, aux calendes grecques.

• Laurent Grasso - Soleil double • jusqu'au 31 octobre galerie Emmanuel Perrotin - 76, rue de Turenne - 75003 Paris 01 42 16 79 79 - www.perrotin.com

► Et aussi: «Soleil double» jusqu'au 18 octobre chez Sean Kelly 475 Tenth Avenue - New York - +1 212 239 1181 - www.skny.com

PORTRAIT OF A YOUNG MAN



Portrait of a Young Man

Laurent Grasso a organisé plusieurs expositions mettant en scène des œuvres anciennes et contemporaines. A Miami, il choisissait notamment d'éclairer le curieux attelage, sculpté au XVI^e siècle, par un néon célébrant la jeunesse.

Un aller-retour fulgurant dans le temps et dans l'espace... ou comment lier l'art et ses époques à lire et à dire.

2013, vue de l'exposition «*Purkinje Effect*» à la galerie 1900 2000, Paris (dans le cadre de l'événement «*Nouvelles Vagues*»).